

Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVIe-XVIII siècles [Krzysztof Pomian]

Autor(en): **Müller, Bertrand**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **39 (1989)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Beleg für den Niedergang der Sklaverei wegen ihres geringen wirtschaftlichen Nutzens». Zu den interessanten Thesen J. Szilágyis, *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 11, 1963, 325ff., v.a. 381ff. (S. 541f.), wonach die Preissteigerungen die Unterhaltskosten der Sklaven beträchtlich wachsen liessen, so dass die freie Arbeit billiger wurde, fehlen, wenn ich recht sehe, die genaueren Angaben zur Publikation.

Ungewogenheiten gibt es auch sonst (S. 377 wird die grosse Zahl augusteischer Geldemissionen eher auf das Bedürfnis der kaiserlichen Politik, die eigene Herrschaft zu festigen, zurückgeführt, S. 395 dienen die aus politischen Gründen vorgenommenen Emissionen dazu, die durch die Bürgerkriege darniederliegende Wirtschaft zu beleben). Eine Art marxistische Pflichtübung bilden die Darlegungen S. 420f. über die Hintergründe der Prinzipatsverfassung (eine Apologie findet sich S. 459f.).

Dass der mangelnde Fortschritt in der Technologie und die Gleichgültigkeit der Gesellschaft Maschinen gegenüber auf der Wirtschaftsordnung und der Verfügbarkeit der Arbeitskräfte beruhe, wird als Quintessenz S. 546 festgehalten. S. 547f. kommt noch die Tatsache hinzu, dass die Masse der Bevölkerung über keine Geldmittel verfügte, so dass kein Markt entstehen konnte. Zu fragen wäre aber wohl, ob der Entdeckergeist, «der für andere Epochen, angefangen mit der Renaissance, charakteristisch war» und der zu den grossen Entdeckungen des 18. und 19. Jahrhunderts führte (S. 547), nicht eben ein ganz spezifisches Phänomen innerhalb der ganzen Menschheitsgeschichte ist, so dass nicht sein Fehlen, sondern sein Auftreten der Erklärung bedarf.

Die Übersetzung ist im ganzen recht flüssig, an einzelnen Stellen sind kleinere Einwendungen zu machen.

Es ist ein erfreuliches Buch, das eine Lücke weitgehend zu füllen vermag und das auch in sehr speziellen Fragen dem Interessierten etwas bieten kann.

Zürich

Peter Frei

KRZYSZTOF POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVI^e-XVIII^e siècles*. Paris, Gallimard, 1987. 367 p. (Bibliothèque des histoires). ISBN 2-07-070890-X. 130 FF.

Collectionner est une activité humaine universelle et très ancienne. De tout temps et partout, l'homme s'est passionné pour les objets nombreux et divers que lui offrait la nature ou qu'il fabriquait lui-même. Pour les préserver en les conservant dans des lieux clos spécialement aménagés et protégés. Pour les accumuler en les détournant des circuits économiques habituels. Mais surtout pour les admirer et les exposer au regard, exhibant ainsi son prestige social et mettant en scène sa puissance.

Pour K. Pomian, la passion des collections est ici avant tout historique. Le sujet le préoccupe depuis une vingtaine d'années, et pour notre plus grand plaisir, il a réuni en un volume les études écrites entre 1974 et 1983, dont certaines étaient inédites en français.

Les collections, qu'elles soient artistiques, scientifiques ou historiques, sont certes des indicateurs précieux du goût et des curiosités d'une société. Cependant, confronté à une série d'objets aussi nombreux et hétéroclites, comment résister à la tentation de l'inventaire purement descriptif? Comment éviter le piège d'un psychologisme naïf? Si l'on veut s'intéresser au fait de collectionner dans un pays déterminé à une époque donnée plutôt qu'à telle collection particulière, il faut admettre que son étude se satisfait difficilement d'un partage des compétences disciplinaires. Placé à l'intersection de plusieurs domaines, il constitue au contraire un phénomène pluridimensionnel dont il faut saisir les articulations propres.

Ce qui caractérise une collection et qui doit retenir prioritairement l'attention de l'historien, ce n'est pas la similitude externe des objets qui la composent, mais leur

homologie fonctionnelle. Généralement, les objets collectionnés se distinguent des autres amas de choses par le fait qu'il sont dépourvus de toute valeur d'usage. Détournés du circuit économique, ils ne servent plus à rien. Par contre, ils sont dotés d'une valeur d'échange très importante qu'ils tirent de leur signification. Autrement dit, sans le principe de toute collection, le signifiant s'oppose à l'utile et l'emporte largement sur lui. Ces objets porteurs de signification et privés de toute utilité, K. Pomian propose de les appeler des sémiophores. Leur rôle est d'établir un lien entre le visible et l'invisible. Plus précisément, ils sont un des moyens qui permettent à l'homme d'assurer une communication entre le monde invisible, l'au-delà ou l'inconnu, et le monde visible en reconstruisant de la sorte l'unité cosmogonique de l'univers séparé en deux parties.

Cette double opposition – signifiant vs utile, visible vs invisible – détermine un équilibre nécessairement instable qui conditionne la transformation des collections et, par conséquent, aussi les goûts et la curiosité des collectionneurs. Ainsi, la propagation des collections privées et publiques, des cabinets remplis d'objets de tout genre, l'apparition de nouvelles catégories de sémiophores, mais aussi de toute une littérature qui leur sont consacrés à partir du XV^e siècle, traduisent l'émergence de nouvelles attitudes à l'égard de l'invisible dans la seconde moitié du XIV^e siècle en Europe occidentale. Une conception nouvelle du passé a progressivement remplacé l'opposition entre sacré et profane, l'élargissement des frontières du visible par les découvertes et les voyages est venu briser un équilibre quasi millénaire.

Les collections cependant ne configurent pas seulement un partage entre des objets, mais aussi entre des activités différenciées et hiérarchisées. Ce sont les hiérarchies sociales et en particulier la position dans la hiérarchie des «représentants de l'invisible» qui président à la formation de toute collection. Pour les intellectuels ou les artistes notamment, elles sont des instruments de travail, mais aussi des signes d'appartenance sociale à une élite cultivée. Pour les détenteurs du pouvoir, elles sont des insignes de leur supériorité et des instruments de leur domination. Notons en particulier, à partir des années 1760, le rôle social et intellectuel croissant de nouvelles catégories de collectionneurs: les manieurs d'argent, les bourgeois, mais surtout les marchands. K. Pomian nous propose une analyse remarquable de la montée de cette nouvelle classe de collectionneurs, laquelle coïncide avec un accroissement des collections particulières et une hausse des prix des objets précieux. Ce phénomène s'accompagne d'une transformation des types de sociabilité des collectionneurs. Il contribue aussi à modifier sensiblement le regard vers les œuvres et les critères qui conduisent à leur production. Progressivement l'attribution du tableau l'emporte sur l'appréciation esthétique et le marchand, parce qu'il sait attribuer une œuvre, l'emporte sur le connaisseur préparant ainsi l'avènement ultérieur d'autres groupes sociaux, comme le critique ou l'historien de l'art.

La collection n'est donc pas seulement un indicateur culturel, mais aussi et surtout peut-être, elle est un des lieux privilégiés où se mettent en scène et se donnent à voir les hiérarchies sociales, la distinction, le pouvoir et l'identité sociale. Dans les villes de l'Italie du Nord en particulier, les collections ont joué un rôle important dans l'établissement de leur renommée et de leur prestige et dans la cristallisation du sentiment d'identité collective. La construction des grandes bibliothèques publiques à partir du début du XVII^e siècle (en 1602 la Bodléienne à Oxford; l'Ambrosienne à Milan en 1609, l'Angelica à Rome en 1620), suivie ensuite par l'ouverture des premiers musées (à Oxford encore, puis à Rome, à Florence, en 1753 le British Museum ...) participait d'un mouvement analogue. Les musées ont remplacé peu à peu les églises de plus en plus désaffectées et incapables désormais d'assurer à elles seules l'intégration des groupes sociaux. Se superposant à l'ancien culte, le musée instaure en quelque sorte une nouvelle messe consensuelle au cours de laquelle c'est désormais la nation qui se rend un hommage perpétuel à elle-même en glorifiant son passé sous tous ses aspects.

Ces quelques notations relevées au fil de la lecture ne suffisent certes pas à rendre compte de la richesse de ce livre. Non seulement K. Pomian parvient à réhabiliter un objet de recherche abandonné aux seuls spécialistes en lui redonnant toute les dimensions et la singularité d'un objet historique. Mais encore, arpentant les chemins de la géographie, de l'histoire sociale, économique, politique avec un rare bonheur, il réussit à faire de l'histoire des collections un axe privilégié d'une histoire de la culture qu'elle incarne et donne à voir à la fois. Ouvrant ainsi de nombreuses voies neuves, comme celle déjà souhaitée par Lucien Febvre d'une histoire sociale du goût et de la curiosité; comme celle encore d'une histoire des attitudes à l'égard du visible et de l'invisible; comme celle enfin d'une histoire des rapports entre espace privé et espace public qui se nouent entre collections privées et musées, K. Pomian nous propose une démarche historique et une réflexion théorique qui ne se lisent pas seulement dans le premier chapitre, mais tout au long du livre.

Epalinges

Bertrand Müller

BERNARD LEPETIT, *Les villes dans la France moderne (1740–1840)*. Paris, Albin Michel, 1988. 490 p. (L'Évolution de l'humanité. Bibliothèque de synthèse historique).

Lors de précédentes recensions des travaux de l'auteur, j'ai déjà eu l'occasion de souligner à quel point les recherches de Bernard Lepetit ouvrent des voies nouvelles à l'histoire. C'est en particulier l'histoire économique et sociale qui renoue, enfin, avec une grande tradition, celle des Simiand et Labrousse. Je crois même que le projet de Lepetit n'implique rien de moins qu'un tournant dans notre manière de penser et d'écrire. Eblouissant de rigueur scientifique sans sacrifier pour autant l'élégance de l'expression, il réussit ce tour de force de dire, au sens littéraire du mot, les raisonnements les plus subtils. En virtuose de l'outil informatique, il sait parfaitement intégrer les potentialités de l'analyse factorielle en évitant les pièges néo-positivistes. Convaincu que l'histoire ne peut éternellement se complaire dans l'empirisme naïf, l'auteur construit pas à pas un objet scientifique, confronte les hypothèses à la réalité documentaire, débouche sur des modèles. Pour la première fois, un historien nous éclaire sur ce que peut être – je n'ose pas encore écrire «doit être» – une recherche en sciences sociales digne de ce nom.

L'ouvrage est si riche méthodologiquement qu'on en vient presque à oublier l'objet: étudier l'évolution des systèmes urbains dans la France préindustrielle pour «contribuer à l'histoire des formes d'organisation de l'espace économique». Fi de la sacrosainte monographie régionale! La thèse est résolument macroanalytique et hexagonale, justement parce que les configurations spatiales ne sont jamais données d'emblée. Dans la foulée des travaux pionniers de Jean-Claude Perrot, l'auteur réhabilite donc l'analyse économique urbaine. Son point de départ est un constat quantitatif: la relative stabilité des niveaux d'urbanisation entre le milieu du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle. Glissant alors des chiffres aux mots, Lepetit recourt aux représentations, pour nous convaincre du mouvement. Car la définition de la ville change au moment où les cités échappent à leur corset de remparts obsolètes. L'économie devient premier, se substituant aux traditionnelles prépondérances, lorsqu'on découvre les fonctions urbaines. Si l'on admet avec l'auteur que ce qui est désormais pensable par les contemporains correspond tant soit peu au réel, l'analyse d'une matrice de 309 villes et 29 indicateurs devrait nous acheminer tout naturellement à une typologie dans laquelle les villes se répartissent entre un axe marchand moderne et un axe administratif plus traditionnel. C'est oublier que là où l'honnête chercheur croit aboutir, Lepetit excelle à multiplier les résultats à caractère contre-intuitif. De fait, rien n'est si simple, les hiérarchies sont plurielles et les villes forment système. Multipliant les angles d'attaque du problème, l'auteur pose sans cesse de nouvelles questions,